



# LA BELGIQUE

illustrée

Par DUMONT-WILDEN

Préface d'Émile VERHAEREN

570 Reproductions  
photographiques  
22 cartes et plans en noir  
10 planches hors texte en noir  
6 cartes en couleurs  
3 planches hors texte  
en couleurs

Librairie Larousse  
Paris



# AVANT-PROPOS

**L'**HEURE HEUREUSE! C'est à bon droit que le grand poète Émile Verhaeren, quand il me faisait l'honneur d'écrire, il y a cinq ans, la préface de la première édition de ce livre, l'intitulait de ces mots caressants. L'heure heureuse avait vraiment sonné pour la Belgique. L'Exposition de Bruxelles, qui s'ouvrait, semblait faite pour clore en apothéose une ère de travail et de prospérité, présage d'une ère nouvelle, pleine de prospérités nouvelles. Après quatre-vingts ans d'indépendance, la Belgique, régie par les institutions les plus sages et les plus libérales, offrant au monde le spectacle d'un magnifique essor économique et colonial, semblait dire aux puissances qui avaient présidé à sa fondation : « Voyez, vous avez eu raison d'avoir confiance en moi! Si jadis quelques-uns ont pu croire que je ne formais qu'un amalgame de provinces disparates, réunies artificiellement par les hasards de l'histoire et de la diplomatie, j'ai montré, par ces quatre-vingts ans de vie paisible et laborieuse, que ces provinces étaient faites pour vivre ensemble. J'ai tenu tous mes engagements, j'ai ouvert mes frontières à tous les efforts, j'ai reçu dans mes villes, comme des amis, tous mes voisins, je n'ai voulu faire entre eux nulle différence. Et cette ligne de conduite, je veux la garder. Venez tous, bons Européens pacifiques, admirer les merveilles de mes arts, jouir du confort de mes villes, profiter des bassins de mon port accueillant, des charbonnages de mon pays houillier, du travail de mes manufactures. Vous voulez, pour une Europe élargie, un centre international, un rendez-vous d'affaires, un salon de conversation : venez à Bruxelles. Ses palais, ses Académies, ses Musées vous sont ouverts. » Et ce geste d'accueil était plein d'espoir et de sincérité.

Hélas! nous ne soupçonnions pas que, parmi ces voisins, à qui nous ouvrons toute grande la porte de notre maison, il y en avait qui convoitaient notre héritage, ou du moins pour qui nos chemins de fer, les vallées de nos rivières, nos routes bordées d'arbres, n'étaient que des routes d'invasion, nos villes des étapes d'approvisionnement. Quelques-uns parmi nous, plus clairvoyants, en avaient bien quelque appréhension, mais ils ne réalisaient pas en imagination une aussi monstrueuse trahison. Nous ne pouvions concevoir que ces commerçants, ces commis voyageurs d'outre-Rhin, si actifs, si cordiaux, pussent devenir un jour les agents de l'avant-guerre. Il a fallu, pour nous éclairer tous, le coup de théâtre du 2 août 1914; il a fallu l'ultimatum brutal où l'on nous donnait à choisir entre toutes les horreurs de la guerre et le déshonneur de manquer à notre parole, d'être les complices de l'assassinat de nos meilleurs amis.



Alors, brusquement, l'heure douloureuse a succédé à l'heure heureuse. Après quelques semaines d'une héroïque défense, notre pays a été submergé par une horde de soldats qui semblaient avoir la barbarie pour mot d'ordre et qui, comme s'ils avaient voulu nous punir d'avoir, par notre honnêteté, donné la plus cruelle leçon à leur mauvaise conscience, se sont acharnés sur nos paysans, sur nos villages, sur nos usines, sur nos villes, sur nos monuments avec une incroyable fureur.

Au moment de lancer dans le public cette nouvelle édition de mon livre, c'est les yeux mouillés de larmes que je l'ai relu. Pour ainsi dire à chaque page, en revoyant ces photographies, je me disais : « Cette église a perdu son clocher; ces halles vénérables ne sont plus qu'un monceau de ruines; là où s'élevait cette jolie petite ville, si paisible, si riante au bord de son canal, il n'y a plus qu'un amas de décombres. Toutes ces vues charmantes que nous mettions tant de soin à réunir, mais que je regardais tout de même avec l'espèce d'indifférence que l'on a pour des beautés trop quoditiennes, sont maintenant les documents inestimables de ce qui a été et de ce qui ne sera plus... »

Ce qui ne sera plus! Je m'arrête. Il y a dans cette parole quelque chose de sacrilège. Ce qui a été renaîtra. Une Belgique nouvelle sortira de ses ruines. Plus belle? Peut-être. Plus pure de toutes façons.

Dans un de ses admirables articles de *l'Écho de Paris* où il a écrit au jour le jour l'histoire morale de la guerre, Maurice Barrès cite un fort beau mot d'un réfugié belge. C'est un vieux paysan, jeté par le flot dans un village de Normandie :

« Monsieur, dit-il à son hôte, laissez-moi me confesser à vous. Je crois que Dieu nous a punis, parce que toute ma vie, en même temps, c'est vrai, que j'élevais quatre enfants, je n'ai fait qu'entasser. Je suis devenu propriétaire d'une ferme qui vaut 70 000 francs. Sans doute, à cette heure, les Allemands n'en ont rien laissé debout, mais si je la retrouve, si j'y rentre jamais, tout ce qui ne me servira pas à manger sera donné aux pauvres et à mon pays, pour augmenter ses forteresses. » Cette noble parole, qui a l'accent direct et sincère que trouvent seuls les simples, résume l'examen de conscience que tant de Belges ont dû faire au moment où, troupeau lamentable et confus, ils quittaient leur foyer dévasté à la recherche d'un gîte. Au temps où sonnait l'heure heureuse, peut-être se sont-ils trop facilement complus dans le spectacle de leur prodigieuse prospérité matérielle; peut-être n'ont-ils pas su toujours mettre l'intérêt général au-dessus de leurs querelles de parti, et, en tout cas, ils ont préféré ne pas voir le danger que de s'imposer la charge d'une vigoureuse défense nationale. Peut-être, d'autre part, n'ont-ils pas su développer suffisamment les forces morales, les valeurs intellectuelles qui font la grandeur et la pérennité des nations. Verhaeren le remarquait dans sa préface : depuis quelques années, ils s'éveillaient enfin à la vie de l'esprit, à la vie de l'âme. Mais ils y avaient été trop longtemps indifférents. Le châtiment paraît aujourd'hui dépasser singulièrement la faute. Mais les voies de l'histoire sont impénétrables, et sans doute, quand le temps aura passé, jugerons-nous que cette terrible épreuve a été bienfaisante. Pour la formation d'une nation, dit Renan, les deuils valent mieux que les triomphes : ils commandent l'effort en commun. Aucun événement historique n'illustre plus clairement cette parole que le martyre de la Belgique : au travers de nos deuils, nous avons connu notre âme, nous avons pris conscience de notre nationalité.

Sans doute, en lisant avec un peu d'attention ce livre, le lecteur constatera-t-il certaines hésitations au sujet de la solidité et de l'intensité du sentiment national en Belgique. Et, en effet, les Belges d'avant 1914 n'étaient pas bien sûrs de former psychologiquement une nation. Beaucoup d'entre eux souriaient quand on parlait de l'âme belge qu'on s'était peut-être un peu trop ingénié à définir. Ils voyaient bien chez eux les éléments d'une nationalité, ils se rendaient très nettement compte des avantages



qu'ils avaient à vivre ensemble, Flamands et Wallons, sous la plus libre des monarchies. Mais ils se demandaient parfois avec anxiété si le lien fait d'estime, d'intérêts, d'habitudes, qui unit les associés d'une firme commerciale prospère peut remplacer le sentiment impérial, instinctif et direct qui est le patriotisme des grandes nations. Ce sentiment, ils n'étaient pas bien sûrs de l'éprouver : l'occasion leur avait manqué. Brusquement, il s'est imposé à leur unanimité. Sous l'injure d'une nation qui leur demandait de manquer à leurs engagements, tous les Belges, à quelque parti, à quelque race, à quelque idiome qu'ils appartenissent, ont éprouvé un même sursaut : Flamands, Wallons, catholiques, Libéraux, socialistes, ont été secoués d'une même indignation, d'une même colère, et ont compris soudain que le véritable lien national, c'était l'honnêteté nationale.

Dans le magnifique discours qu'il prononçait à l'Hôtel de Ville de Paris, le jour où il fut reçu par le Conseil municipal (27 décembre 1914), M. Henri Carton de Wiart, ministre de la Justice, représentant le gouvernement belge, fit applaudir cette parole : « Messieurs, nous sommes d'honnêtes gens ! » Avec cette promptitude d'esprit qui distingue les assemblées françaises, la salle entière, en le couvrant de ses acclamations, avait compris que ce mot résumait l'attitude de toute une nation. Une nation d'honnêtes gens ! C'est ainsi qu'après sa terrible aventure, la Belgique apparaîtra dans l'histoire. Elle aura subi la conquête, la dévastation, l'incendie pour avoir poussé jusqu'à l'héroïsme le respect des contrats, le culte de la parole donnée, et si les hommes de demain donnent un surnom au Roi dont la pure et noble figure domine les événements de 1914-1915, ce ne sera, j'imagine, ni le Grand, ni le Victorieux, mais l'Honnête Homme. Qu'on y réfléchisse : c'est bien plus beau, c'est bien plus rare. Albert I<sup>er</sup> aura eu cette singulière fortune de pouvoir allier l'honnêteté à l'habileté politique. C'est parce qu'il a été le plus honnête qu'il a été le plus habile. Il aurait pu se contenter d'une apparence de résistance. Après le premier effort, il aurait pu attendre les événements, souscrire à la paix séparée qu'on lui proposait, laisser l'œuvre brutale des envahisseurs s'accomplir. Il ne l'a pas voulu, parce qu'il n'est pas de ceux qui croient qu'on peut faire son devoir à moitié. Pour lui, défendre la neutralité de son pays, c'était donner toutes ses forces à ceux qui la défendaient. Suprême héroïsme qui s'est trouvé la suprême habileté, puisque, grâce au rôle qu'elle a joué dans la guerre, la Belgique prendra dans la paix un rang qu'elle n'aurait jamais pu ambitionner. Petite nation, elle est devenue une grande, une haute personne morale. Ce fut notre consolation de nous dire cela aux jours d'épreuve : ce sera notre orgueil aux jours de réparation qui s'annoncent.

Que sera la Belgique nouvelle qui sortira des ruines qui couvrent aujourd'hui son vieux sol ? Comment nous y prendrons-nous pour relever nos monuments, pour rebâtir nos villes, pour remettre en état l'outillage détruit savamment par l'envahisseur ? Nous efforcerons-nous de refaire pieusement le visage de la patrie tel qu'il était ? Ou bien sera-ce un pays tout nouveau qui sortira de la grande épreuve ? Nul ne pourrait le dire aujourd'hui. Mais ce que nous savons dès à présent, c'est qu'une renaissance se prépare : elle est déjà dans les cœurs. *L'Uylenspiegel*, de Charles De Coster, que l'on considérait en Belgique comme une sorte d'épopée nationale, épopée un peu artificielle, un peu livresque, comme celles que l'on pouvait écrire au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais que la jeune littérature belge admirait avec toute la ferveur de son nationalisme, se termine par une belle scène symbolique : le héros du livre, que l'on a cru mort, se réveille, sort de son tombeau, et s'écrie : « Est-ce qu'on enterre Uylenspiegel, l'esprit, et Nele, le cœur de la Mère Flandre ? Elle aussi peut dormir, mais mourir, non ! »

Ce beau cri s'élève aujourd'hui aussi bien de la terre wallonne que de la terre flamande. Il est celui de la Belgique entière.

Ceux qui, l'ayant connue au temps de sa prospérité, avaient vu le plus clairement ce



qui lui manquait savent aussi quel trésor de courage, d'énergie, de vaillance laborieuse se cachait chez ce peuple du bien-vivre. Toute son histoire n'est faite que de rebondissements. Champ de bataille de l'Europe, il a jadis été saccagé par les armées de tous les princes qui venaient y vider leurs querelles. Il s'est toujours relevé de ses ruines. Aujourd'hui, c'est aussi pour sa querelle qu'il a souffert : bon gré, mal gré, il a pris parti. Il n'en mettra que plus de cœur à réparer le désastre, et, dès demain, nous pourrons rassembler les éléments de sa reconstitution.

Cette *Belgique illustrée*, que nous rééditons, c'est hélas ! la Belgique d'hier, la Belgique heureuse. Je n'ai rien changé à mon texte, bien que certaines phrases m'aient paru pénibles à relire ; la belle préface optimiste de Verhaeren ouvre encore à bon droit ce tableau d'un pays qui, durant quatre-vingt-quatre ans, fut merveilleusement paisible et prospère. *La Belgique nouvelle*, qui paraîtra quand le temps sera venu, ce sera la Belgique d'aujourd'hui, la Belgique foulée par la guerre, la Belgique douloureuse. Ce sera aussi la Belgique de demain, la Belgique reconstituée, agrandie, la Belgique en marche vers de plus hautes destinées.

15 janvier 1915.

L. DUMONT-WILDEN.



# L'HEURE HEUREUSE


**L**HEURE heureuse ! Elle a sonné ; elle sonne pour la Belgique. Pourtant, ne croyez pas que ce pays soit plus que d'autres à l'abri des luttes de ce temps, ni qu'un astre miraculeusement tutélaire le guide à travers la zone de bonheur qu'il parcourt. Les animosités, les querelles, les violences politiques y sévissent autant qu'ailleurs. Les partis s'y montrent vindicatifs et tenaces ; leur esprit bien souvent monte à l'assaut de la justice pour l'entourer et l'étouffer comme le lierre envahit le chêne ; ils ne se font grâce d'aucune défaillance ; ils se guettent, se détestent et se déchirent. Les campagnes comme les villes vivent sous leur emprise ; une surveillance hostile et mutuelle altère la vie jusque dans les hameaux.

Bien plus. Autant qu'en n'importe quelle autre région d'Europe, les questions sociales s'y posent, comme autant de faisceaux d'armes hérissés et tragiques. Pointes de lances, tranchants de haches, lames d'épées, vous nous figurez les revendications des humbles devenues menaçantes. Qu'une grève se déclare ou qu'une émeute éclate et brusquement on croit entendre le coup de clairon qui fera se rompre les faisceaux et se crispier les poings autour des piques.

Les centres d'industrie où ces luttes modernes s'enve-







niment surtout s'appellent en Belgique le Pays noir. Qui le traverse, au soir tombant, quand les « terrils » à pointe triangulaire s'enfoncent dans le ciel, et que les hauts fourneaux déchirent les ténèbres avec leurs feux obliques, et que les cages remontent du fond du sol avec leurs cargaisons de charbons durs, celui-là songe que c'est bien ainsi, avec des forces compactes, éclatantes et souterraines que le mouvement plébéen apparaît à la surface de la vie nouvelle.

La Belgique a donc, elle aussi, ses tares, ses angoisses et ses dangers, mais plus que telle autre nation elle y fait face avec une volonté calme et les considère moins comme des périls que comme des nécessités inévitables et des problèmes à résoudre, sans affolement.


Nous possédons à un degré enviable le don de ne pas nous émouvoir outre mesure. Peut-être manquons-nous d'élan et d'enthousiasme subits, mais notre placidité, qui n'est certes point indifférence ou fatalisme, nous permet toujours de maintenir notre tête irréprochablement d'aplomb sur nos épaules. Nous supportons les mille défauts du pouvoir parlementaire en nous avouant que tout autre régime s'entache de défauts non moindres, dès qu'il cesse d'être « nouveau », et nous sommes résolus de résoudre, sans maugréer, les questions ouvrières, parce que nous les sentons urgentes, impératives et vivaces.

Si donc l'heure qui nous luit nous paraît heureuse, c'est que nous en avons composé avec soin et prévoyance la belle, quoique frêle et bougeante lumière ; c'est aussi que depuis longtemps, par le fait que nous fûmes foulés et subjugués sous une série de dominations étrangères, nous fîmes d'importantes épargnes morales. Nous avons appris la patience, le silence et l'entêtement.

Aussitôt qu'il se fut libéré, notre peuple se mit à l'œuvre. Toutes ses qualités d'endurance apparurent. Il se montra hostile au succès rapide, au travail bruyant et glorieux, aux gestes inutilement prestigieux et déclamatoires. Il préféra le labeur utile et continu ; il aima l'humble sueur et l'acharnement dans l'ombre. Pendant cinquante ans, il pensa ainsi en ne regardant qu'à ses pieds la terre et, devant ses yeux, l'horizon proche ; les fabriques, les mines, les chemins de fer, les canaux, les ports furent créés et l'or se mit à obéir aux gestes de ces millions de bras et de mains qui ne chômaient jamais. Toutes les besognes étaient acceptées. Le gain minime était le bienvenu si le gros bénéfice se faisait attendre. On avait appris, grâce à la dureté des tyrannies, à n'être point exigeant. Aujourd'hui même, quand l'ouvrier français abandonne ses champs de Beauce, de Champagne et de Brie et s'embauche à Paris pour donner un moindre effort et gagner somme plus ronde, le betteravier de Flandre et le moissonneur de Wallonie accourent loin de leur village vers les champs délaissés et, sans rechigner, abattent le lourd, et large, et colossal travail. C'est qu'ils ont hérité, à travers les temps, de l'obstination des ancêtres qui tous ensemble là-bas, au Nord, élevaient la digue et desséchaient le marais. Ils aiment la tâche rude et lourde. Que l'homme du Midi se plaise au labeur joyeux et court, qu'il parle, se distraie et chante : le tâcheron de nos contrées semble morose et comme boudeur ; il se meut sans hâte ; il ignore les refrains ; mais à la fin de la journée la somme de son travail dépasse celle de ses rivaux.

Ce fut grâce à lui qu'une aussi durable quoique lente prospérité recouvrit notre pays. Les capitaux les plus modestes fructifièrent. Le patron fut aussi laborieux que





Ouvrier. Oh ! cet âge de la peine obscure et de l'héroïsme étouffé ! Aujourd'hui que la richesse abonde, et que les grandes industries surgies, et que les importantes exploitations créées en assurent non seulement le maintien, mais l'augmentation régulière, d'autres sources de prospérité viennent s'ajouter aux premières. L'heure radieuse s'éclaire de plus en plus, comme une large fleur avive ses couleurs et complète ses pétales. Et si nos deux premiers rois furent les témoins de notre volonté d'exister comme un corps solide et irréprochablement musclé, notre souverain d'aujourd'hui se complait à voir comment nos cerveaux existent à leur tour, affinent leurs nerfs et perfectionnent leurs émotions et leurs pensées. Et ces développements successifs et ces conjonctures heureuses ont lieu à point nommé pour qu'une jeune reine — la première en Belgique pour qui l'art représente et résume l'unité et la diversité du monde — leur accorde son attention et son sourire.

Le réveil intellectuel s'accuse partout. Voici qu'en des parcs aux beaux ombrages, dans l'air vivace et lumineux, les hauts laboratoires s'érigent les uns auprès des autres et élèvent aux différentes sciences des temples différents. Mais des chemins souvent parcourus les relient les uns aux autres pour indiquer combien les cultes séparés se rejoignent en une seule et totale adoration.

Des historiens à la pensée neuve et solidement documentée refondent notre histoire et affermissent par des arguments, jusqu'à ce jour négligés, notre conscience civique ; des orateurs soucieux de précis langage et d'éloquence vivante se lèvent dans nos assemblées. Nous possédons tels juristes qui refondent le droit pour lui imprimer un caractère nettement moderne. L'équité les séduit plus que la justice verbale, et le fond des vérités les sollicite plus que leur forme. Jadis nos pas suivaient d'autres pas sur des routes tracées par d'autres pionniers, aujourd'hui nous essayons de tracer et de parcourir nos propres chemins. Nous en avons jeté dans les brousses d'Afrique pour nos colonisateurs et nos missionnaires. Nous nous évertuons à devenir peu à peu un peuple distinctif de tout autre peuple ; nous cherchons des méthodes personnelles et réalisons des œuvres spéciales. Ces essais d'individualité franche se manifestent surtout en notre littérature. Jadis la gloire que nous acquîmes dans les arts plastiques fut incontestée. Notre renommée littéraire s'étend à cette heure d'année en année sur l'Europe entière. L'Amérique se fait attentive. Nos poètes et nos prosateurs sont nos plus belles lumières. La tradition ne les entrave guère. Ils n'écrivent point avec deux siècles de littérature pesant sur leurs épaules. Ils connaissent la spontanéité et l'audace. Fils de la Flandre ou de la Wallonie, ils ont écouté l'âme de leur race, qui s'était tue depuis longtemps. Ils y ont découvert de douces ou puissantes forces endormies et les ont réveillées et déployées au grand jour.

Les Van Eyck et les Rubens les avaient connues aux xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles et les avaient fait servir à des œuvres triomphantes. Depuis, elles s'en étaient retournées se perdre dans le peuple, comme les eaux fécondes se glissent dans les sables. Il les fallait recueillir à nouveau, les rassembler et en refaire des fleuves de fécondité et de puissance. Nos écrivains y réussirent : leurs livres en témoignent. Oh ! les belles pages imprégnées de sensualité et de mysticisme ! Oh ! les cris de la chair mêlés aux élévations de l'âme ! Oh ! les contrastes fondus, les antithèses entremêlées, les facettes multiples d'une même pierre dure et rayonnante !





La saveur de certains de nos poèmes se distingue de toute autre saveur. Nous ne possédons ni la souplesse ni la distinction françaises, ni la pureté lyrique des Anglo-Saxons, ni la profondeur sentimentale des Allemands, mais nous détenons la force rouge et épanouie et la douceur mystérieuse et résignée. Croyants ou incroyants, tous nos poètes sont religieux. Nous pénétrons de notre foi nos conceptions les plus réalistes du monde; le scepticisme nous répugne; nous nous sentons trop jeunes encore pour ne pas avoir confiance dans l'élan de chacun et dans l'effort de tous. Nous affirmons d'instinct où d'autres nient par intelligence. Comprendre, analyser et disséquer nous importe moins que d'agir, et ceux d'entre nous qui les premiers se levèrent pour imposer une littérature à leur pays, jadis hostile aux cadences et aux rimes, firent preuve de courage pratique et intelligent bien plus que de fantaisie et de rêve. Donc, que notre développement soit matériel ou intellectuel, toujours nous tenons compte de ce que nous voyons avec nos yeux, là, devant nous.

Disons encore que, grâce à ce souci de la réalité immédiate, nous agissons et pensons avec un invariable et tenace bon sens. Peu m'importe que ce mot se colore aux yeux de certains d'une teinte déplaisante, j'aime à l'employer pour caractériser notre manière de sentir. Nous manquons de délicatesse et de raffinement, mais grâce à ce bon sens séculaire nous possédons quand même une manière de tact qui nous éloigne de la préciosité et de la mignardise et nous fait détester les paroles creuses et les parades vaines.

Et maintenant je me hâte de m'effacer devant le geste précis, savant et sûr avec lequel M. Dumont Wilden va nous montrer et nous expliquer la Belgique. Il nous dira nos villes, nos contrées, nos usages, nos mœurs, notre passé, notre présent; il nous fera comprendre comment la Belgique actuelle, riche et prospère, a pu faire servir ses malheurs et ses souffrances d'autrefois à sa force d'aujourd'hui. Ainsi l'histoire de ce pays s'imposera-t-elle comme un objet d'admiration et d'émulation aux petits peuples et comme un objet de réserve et de respect aux grandes nations.

ÉMILE VERHAEREN.

